LE TAMIS

LE TAMIS EST UNE ASSOCIATION COOPÉRATIVE MARSEILLAISE DONT L'OBJET EST D'OUVRIR UN ESPACE DE RÉFLEXION ET D'EXPRESSION POUR LA PRODUCTION ET LE PARTAGE D'OEUVRES ANTHROPOLOGIQUES COLLECTIVES, À PARTIR DE MATÉRIAUX ET RÉSULTATS DE RECHERCHES EN SCIENCES SOCIALES.

SA VOLONTÉ EST DE COMPOSER DES PORTRAITS KALÉIDOSCOPIQUES DE SITUATIONS — DES « TERRAINS » — À TRAVERS DES OEUVRES POLYPHONIQUES FAISANT SAILLIR LEUR COMPLEXITÉ.

L'AMBITION EST ALORS DE RENDRE COMPTE DES ENCHEVÊTREMENTS DE PROBLÉMATIQUES CONSTRUITES DANS L'INTERACTION, ET DE PERMETTRE AUX LECTEURS D'EN TIRER DES QUESTIONNEMENTS ET RÉFLEXIONS ÉTOFFÉS DE L'EXPÉRIENCE ET DU VÉCU DES AUTRES.

PRÉSENTE

La main devant le soleil

Expériences militantes et homosexualités en Afrique francophone

3 (courts) extraits de 3 (moyennement longs) récits de militants associatifs — appelés « pairs-éducateurs » — oeuvrant dans le cadre d'activités de lutte contre sida en direction des homosexuels en Afrique francophone.

Ce recueil narratif contient, en version originale, 7 récits (3300 mots en moyenne) émargés de notes permettant d'aller « plus loin » : références, définitions, anecdotes, etc.

Textes — Lucille Gallardo et Laura Spica
Préface de Patrick Awondo
Illustrations — Claire Favre-Taylaz
Crédits — Le TAMIS

ANTHROPOLOGIES COOPÉRATIVES

Ariane

Ariane est paire-éducatrice. Elle évolue sur le fil tendu du genre et relate sa quête d'équilibre entre les contraintes des normes sociales et celles de son for intérieur. Le fil de sa vie est tissé d'obstacles, de menaces et de risques ordinaires, qu'elle évoque toutefois avec humour et détermination. Lors de notre rencontre, elle a parlé d'elle au masculin. À la relecture de son récit, elle choisit de s'accorder au féminin.

Lorsque je l'accueille sur le pas de la porte de ma chambre d'hôtel, je suis surprise par son jeune âge. Ariane a une petite vingtaine. Elle est paire-éducatrice dans une association qui bénéficie du financement et de l'appui du programme commun d'AIDES et Sidaction. Nous restons finalement dans ma chambre, à l'abri des regards et oreilles indiscrètes, afin d'être plus tranquilles pour échanger. Elle semble mal à l'aise la première demi-heure, mais l'atmosphère se détend au fur et à mesure de la conversation. Quelques minutes avant que notre discussion ne s'achève, elle me dévoile sa séropositivité avec un rire gêné, comme craintive de ma réaction.

« Je suis paire-éducatrice, je travaille auprès des gays. Comment je fais pour rencontrer des personnes ? Je sais voir quand la personne est gay. Je ne suis pas experte mais, à chaque fois, je devine, c'est pile la bonne personne. Si je vois quelqu'un aux manières... enfin, particulières (on rit)..., un peu différentes des autres garçons, je l'approche. Pas la journée, hein, la nuit seulement. Et puis on parle. Je n'amène pas directement le sujet de l'homosexualité, non. On parle d'abord, on se salue, on se donne des nouvelles. Pour enrober un peu les choses, je lui explique que je suis artiste. Je lui demande ce qu'il pense de l'art, on parle de tout ça. On arrive à un moment de la conversation où certains artistes mettent des boucles d'oreilles, du vernis, se maquillent, sont un peu particuliers... C'est comme ça qu'on entre dans le sujet. Je lui demande ce qu'il en pense, puis au bout d'un moment, je lui dis que je suis gay moi-même. J'explique enfin que je suis impliquée dans un genre de mouvement pour gays, que mon travail consiste à repérer des personnes et, si elles acceptent, les aider à se protéger contre les maladies... et essayer de les aider à accepter qui elles sont.

Il n'y avait pas d'homophobie, ou l'homophobie n'était pas comme aujourd'hui.

Je crois que c'est juste après cette loi [qui pénalise les rapports sexuels entre personnes de même sexe] que les choses ont empiré, que c'est devenu grave. Peut-être que la loi a permis aux gens de réaliser que, pour de bon, il y avait des gays, et que c'était quelque chose d'inacceptable, bibliquement parlant. Je ne sais pas si je peux le dire comme ça. C'est bizarre mais, avant la loi, on n'en parlait pas. Les gays un peu plus âgés nous racontent qu'avant, ils étaient plus libres. Il y avait des shows, même un qu'on faisait passer à la télévision, dans lequel des gays dansaient en petite culotte, à l'aise. Il n'y avait pas d'homophobie, ou l'homophobie n'était pas comme aujourd'hui. Je ne sais pas si c'est à cause de la loi, mais je pense qu'elle y est pour quelque chose. Je crois aussi que Gilles [un activiste homosexuel] a provoqué les choses en allant en parler à la télévision et à la radio... Les gens réalisaient tout à coup que... « Mais... ils sont là !? » La loi est venue juste après. Aujourd'hui, on ne peut pas aller en ville, parler avec un ami dans la foule, lui dire : « Tu sais, hier, j'ai rencontré un gay, un homosexuel. » Les gens pourraient entendre... Pour notre sécurité, quand on veut parler des trans, des passifs, des actifs et des autres, on utilise des mots différents, comme un code.

Au sein de l'association de lutte contre le sida, parmi les salariés, les volontaires et les personnes qui nous fréquentent, bien sûr qu'il y a de l'homophobie, mais disons que ça n'empêche personne de faire son travail (elle rit). On ne demande à personne de nous aimer, ni de nous soutenir, mais de se comporter avec nous de la même façon qu'avec les autres. Ce qui est le plus important, c'est que le personnel nous soigne et nous écoute. Pour la communauté gay, c'est difficile d'affronter les docteurs, il y a des choses dont on ne peut pas parler dans les centres médicaux. Cette association est là pour nous aider à nous exprimer et nous prendre en charge aux niveaux médical et psychosocial. Mais parfois, même les soignants du centre expriment leur mécontentement vis-à-vis de « ce genre de personnes » [en parlant des homosexuels]. Heureusement, la présidente comprend la cause et nous soutient. C'est la patronne ! Dès le début, elle a dit au personnel d'arrêter l'homophobie et de seulement nous soigner. Elle a expliqué qu'on travaillait aussi pour la cause du VIH et contre la discrimination, que c'était pareil.

Ce n'est pas seulement le problème des gays : partout on aime se mêler de la vie des gens.

À moi, au travail, on me demande parfois : « Pourquoi es-tu comme ça, pourquoi mets-tu du vernis ? Pourquoi n'irais-tu pas dans une église pour qu'on prie pour toi ? » Même si on ne reçoit pas de coups, on essuie des provocations. Mais j'aime me dire que ce n'est pas seulement le problème des gays : partout dans les services [lieux de travail], c'est un peu comme ça, on aime se mêler de la vie des gens. Dans notre association, il y en a un par contre qui assume complètement : il va dire dans les médias qu'il est porteur du VIH, et aussi qu'il est gay ! De toute façon, ça se voit... Dans les grandes conférences, c'est lui qu'on appelle parce qu'il n'a peur de rien. Il dit devant tout le monde : « Je suis gay, et c'est rien à côté de ce que je vais dire après, car je suis aussi séropositif. » Puis on lui pose des questions, il répond... Les autres séropositifs ne parlent jamais de cela devant des gens, seule cette personne se le permet. Il y a deux personnes dont on m'a affirmé qu'elles avaient le VIH à l'association, mais c'est la rumeur qui parle, je ne sais pas si c'est vrai ... (silence) Et moi aussi (elle rit), je suis séropositive. Donc ça fait quatre, avec moi ! »

Amin a débuté dans le milieu associatif de la lutte contre le sida comme pair-éducateur, avant de se voir confier, quelques années plus tard, la coordination du projet en direction des hommes ayant des relations homosexuelles. Au quotidien, « veiller sur son identité » est sa priorité, au sein de sa famille d'abord, mais aussi dans sa vie professionnelle, dans le cercle de ses pairs et de ses collègues. Confronté à des conflits entre pairs et parfois pris à parti par certain d'entre eux, il nous fait part de ses questionnements et des techniques qu'il tente de mettre en place pour permettre d'en atténuer les effets au sein du projet qu'il coordonne.

L'entretien a lieu dans son bureau, à l'association. Les murs, fraîchement repeints, sont ornés de cadres photo de l'équipe de pairs-éducateurs et de frises décoratives. Amin, la trentaine, est coordinateur du projet qui s'adresse aux hommes ayant des rapports sexuels avec des hommes. L'aisance qu'il arbore dès notre rencontre me laissera penser qu'il est habitué à recevoir des partenaires internationaux dans le cadre de ses activités. Il se rendra particulièrement disponible durant toute la mission afin que l'enquête se déroule au mieux. Nous venons de passer la semaine à travailler ensemble, et cet entretien vient conclure nos échanges.

Amin

MSM : Men who have Sex with Men

« Je suis un MSM discret... Je veille sur mon identité. J'ai une famille nombreuse : je vis avec mes parents sous le même toit que mes trois oncles, mes cousins et mes cousines. Or, si l'un d'eux découvrait ce que je suis, ma mère et mon père seraient harcelés, comme quoi ils ne m'ont pas bien éduqué, et que voilà comment je suis sorti ! Par rapport au contexte social, je ne peux ni ne pourrais m'identifier comme MSM au sein de ma famille. Voilà pourquoi je veille sur mon identité.

Il y a six ou sept ans, un de mes amis MSM m'a appris qu'une des associations de lutte contre le sida de la ville souhaitait travailler avec les MSM. Le projet n'en était qu'au démarrage et l'équipe cherchait des personnes-ressources. Mes connaissances étaient très limitées en la matière, mais la double thématique de l'homosexualité et du VIH m'a interpellé. Je me suis donc proposé comme volontaire, et on m'a recruté. Il faut resituer le contexte : à ce moment-là, c'était vraiment très difficile d'aborder la problématique MSM au sein de la population générale. Aller sur le terrain, comme on dit, se présenter comme une association de prévention contre le sida et aborder la thématique MSM, c'était vraiment délicat.

La majorité des MSM ne s'identifie pas comme tels.

J'ai travaillé comme pair-éducateur dans cette équipe pendant deux ans, puis j'ai arrêté... J'avais des collègues efféminés qui acceptaient mal ma discrétion. Ils n'acceptaient pas non plus que j'aie certaines relations avec des mecs, des liens amicaux avec de beaux garçons, musclés et tout, et que certains de mes amis soient hétéros... Ça les rendait jaloux : « Tu connais beaucoup de gens, tu as de la valeur pour tes amis, tu marches normalement avec tout le monde », alors qu'eux n'arrivaient pas à se faire accepter par leurs amis, ou par des hétéros. Un jour, six d'entre eux sont venus à la maison déguisés en femmes. C'était le mois du carême, une chose sacrée pour nous. Ils ont tapé à la porte, en criant un surnom qu'ils m'avaient inventé. Alors ma mère est sortie, et ils lui ont demandé :

Est-ce que Yasmina est là ?

Elle a répondu : il n'y a pas de Yasmina, ici.

Si, si, votre fille Yasmina !

Je n'ai qu'une seule fille et elle ne s'appelle pas Yasmina.

Ils lui ont dit : si, votre fils.

Elle les a insultés, m'a appelé et demandé : « Tu connais ces choses-là ? » J'ai répondu : « Oui, je les connais. » Je leur ai demandé ce qu'ils voulaient, et ils ont répondu : « On passait juste dire bonsoir, dire à ta maman que tu es notre ami et que tu viens avec nous à la soirée. » Je n'ai pas su comment réagir, j'ai tout nié auprès de ma maman... Quand ils sont partis, mon père m'a giflé, mon frère ne me parlait plus. Il m'a dit : « Tu connais ces gens-là, toi ! Personne de la famille ne connaît ces gens-là, tu nous as fait la honte devant tes oncles ! » J'ai vécu un peu l'enfer pendant deux années. Mes parents me surveillaient. Si je devais sortir avec un ami, il fallait que je laisse son numéro de téléphone, son adresse et l'endroit exact où j'allais.

C'est pour ça que je me suis retiré toute l'année 2008 et que je me suis investi dans mes études, pour avoir ma licence de français. C'était mon seul but. Après ma licence, Dieu merci, j'ai pu regagner la confiance de mes parents. J'ai su comment réintégrer ma place au sein de ma petite et de ma grande famille. Je suis le seul garçon de la famille qui a le bac, et une licence. Pour faire taire les autres, j'ai dû beaucoup bosser, faire des nuits blanches. Aujourd'hui, je suis diplômé, et je peux dire : « MSM, peut-être, mais bachelier, licencié, et toi, qui es hétéro, qu'est-ce que tu as fait ? Tu n'as rien fait ! Aucun d'entre vous n'a son bac, aucun n'est entré à l'université. » Dieu merci, pour le moment, ça va à merveille. Petit à petit, je reprend ma place et ma parole dans la famille. En plus, je prends du grade car je voyage souvent alors que, dans l'ensemble de ma famille, personne n'est sorti du pays.

MSM, peut-être, mais bachelier et licencié.

La plupart des éducateurs-pairs ici comptent se marier, pour se défaire de l'identité que les autres peuvent leur donner. C'est une cachette. Parmi l'équipe des éducateurs-pairs, il y en a quelques-uns qui veulent construire une famille, montrer que même en étant MSM, ils peuvent fonder leur propre famille et avoir des enfants, qu'ils sont capables. Le mariage est également l'un de mes projets. Chez nous, le mariage est la moitié de la religion (il le répète en arabe). L'Islam, si je puis dire, est partagé en deux. Une fois que tu te maries, tu as la moitié de l'Islam (il le répète en arabe). Le mariage est la moitié de l'Islam.

Moi, ma famille sait maintenant que je travaille dans une association de lutte contre le sida, mais ils ne savent pas que je suis coordinateur d'un projet MSM. Ils savent que je suis MSM, mais ils ne s'imaginent pas que j'ai des pratiques sexuelles avec les hommes. Voilà. Il faut être patient, et y aller doucement. »

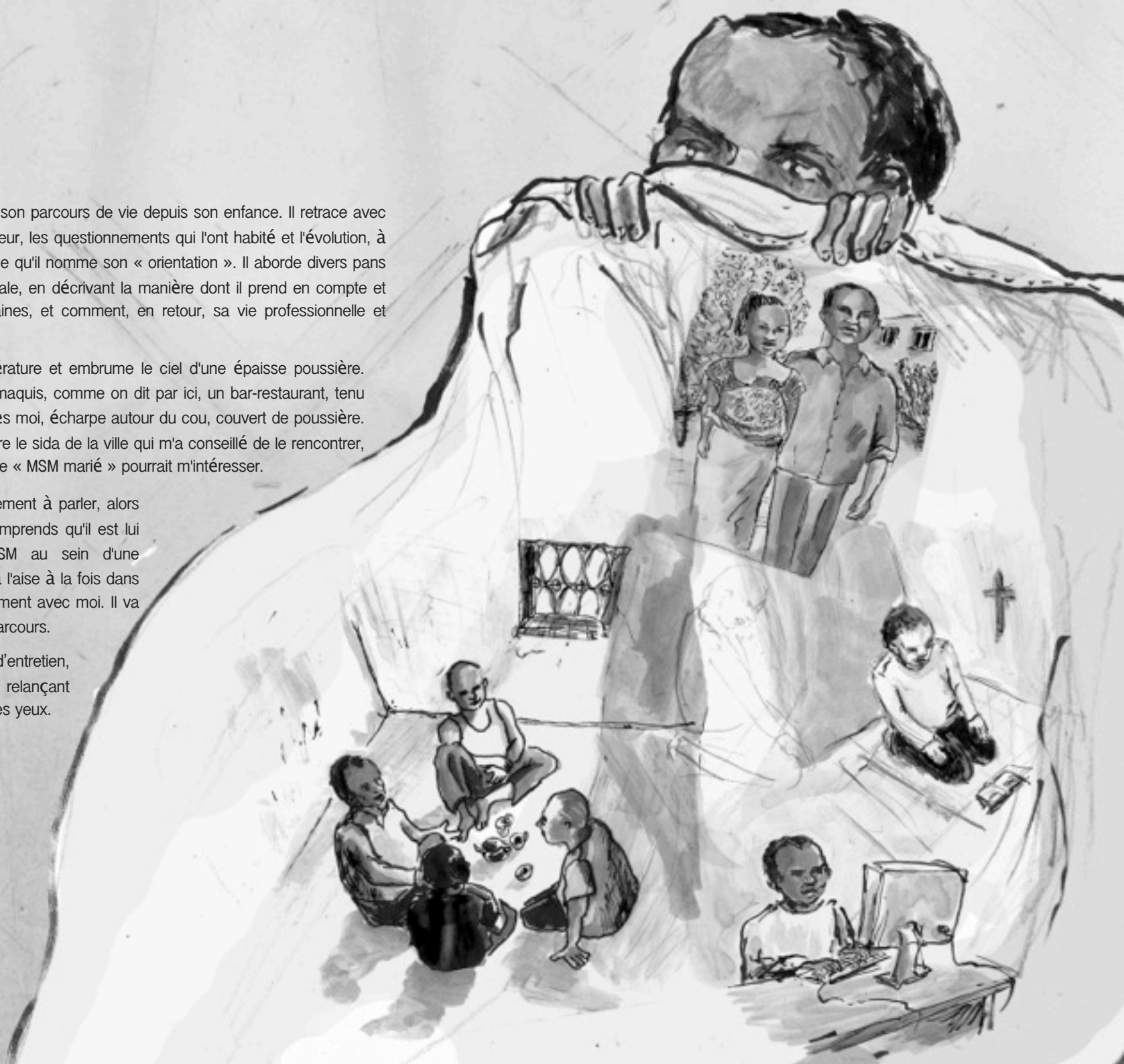
Hector, enfin, élabore un portrait minutieux de son parcours de vie depuis son enfance. Il retrace avec force détails les étapes de son cheminement intérieur, les questionnements qui l'ont habité et l'évolution, à travers le temps, de son rapport à lui-même et à ce qu'il nomme son « orientation ». Il aborde divers pans de sa vie sociale, familiale, professionnelle et amicale, en décrivant la manière dont il prend en compte et gère cette orientation dans chacun de ces domaines, et comment, en retour, sa vie professionnelle et sociale influence sa vie sexuelle et affective.

Ce matin-là, un vent du désert rafraîchit la température et embrume le ciel d'une épaisse poussière. C'est un jour férié, mais j'ai rendez-vous dans un maquis, comme on dit par ici, un bar-restaurant, tenu par « trois MSM », me dira Hector. Il arrive peu après moi, écharpe autour du cou, couvert de poussière. C'est le coordinateur d'une association de lutte contre le sida de la ville qui m'a conseillé de le rencontrer, me suggérant alors que son témoignage en tant que « MSM marié » pourrait m'intéresser.

On s'installe à l'intérieur et il commence immédiatement à parler, alors que je n'ai pas encore allumé l'enregistreur. Je comprends qu'il est lui même coordinateur d'un projet ciblant les MSM au sein d'une association de lutte contre le sida. Je le sens très à l'aise à la fois dans ce lieu dont il connaît les propriétaires, mais également avec moi. Il va me parler très librement de son intimité et de son parcours.

Je vais peu intervenir pendant les deux heures d'entretien, suivant simplement avec attention ses dires, le relançant parfois, alors qu'il me regarde fixement, droit dans les yeux.

Hector



« Je suis Hector Kolimbe. Hector, c'est mon prénom, et Kolimbe, mon nom de famille. Je suis MSM ; je n'ai jamais été initié, je suis né comme ça. Dès mon plus jeune âge, j'ai commencé à ressentir mon orientation sexuelle. Quand j'étais petit, avant la puberté, je me confondais vraiment de sexe. Je voulais m'habiller comme une femme, mais je ne pouvais pas le faire. Mes camarades se moquaient de moi à l'école. Lors de débats, si je m'en mêlais, on me disait (sur un ton agressif) : « Quitte là-bas » [équivalent de « dégage d'ici »], « On ne parle pas aux femmes ! » Ça me vexait, je sentais une douleur profonde, comme une injure qui me rongeait le cœur. Je me demandais : « Est-ce que c'est parce que je suis différent des autres ? Pourquoi ? » Je me sentais diminué, je me sentais vraiment humilié. Et j'avais beau me forcer pour ressembler à un homme, ça ne marchait pas. J'avais honte d'en parler à mes camarades, j'étais réservé, toujours dans mon coin. À un moment, j'ai même pensé au suicide parce que je le vivais comme un sort : je ne pouvais pas imaginer qu'une telle vie puisse exister ! Pourtant, à chaque fois que je partais en vacances, quel que soit le lieu, surtout si je me couchais avec une personne de mon sexe, j'avais cette tendance, cette tentation de découvrir, de savoir... Mais je restais discret pour ne pas dévoiler mon orientation et me créer des problèmes. En fait, je vivais une vie dans laquelle je ne pouvais pas me manifester. C'était un poids qui pesait sur moi. Je me suis rendu compte, avec le temps, que c'est tout à fait normal.

C'est Dieu qui m'a donné l'envie.

Je suis catholique très pratiquant et, à chaque fois que je me confessais, le curé entendait les mêmes péchés. Un jour, il a fini par me dire qu'il ne fallait pas que j'en fasse un problème, que c'était une vie comme toute autre. Tant mieux si on pouvait l'abandonner, mais dans le cas contraire, il fallait gérer la situation telle quelle, au lieu de penser au suicide. Cela m'a un peu remonté le moral, parce que très souvent, quand les religieux parlent de ça, c'est comme si c'était l'un des pires péchés de l'univers. Ils disent qu'il fut un temps où Dieu fit pleuvoir du feu sur Sodome et Gomorrhe. Je me disais donc : « Qu'est-ce que Dieu me réserve comme sort ? » J'ai fait pas mal de neuvaines, des dizaines de chapelets, croyant vraiment que ça pouvait… Mais je me suis rendu compte que plus je prie, plus j'ai envie ! (On rit). J'ai vraiment fait de mon mieux pour abandonner cette vie, mais néanmoins, je le suis toujours... J'ai donc compris que c'est Dieu qui a voulu qu'il en soit ainsi. Honnêtement, c'est lui qui m'a donné l'envie, avant même que je ne sache que ça existe. Je lui en rends beaucoup grâce. Pourquoi me punirait-il à cause de mon orientation sexuelle ? Qu'il fasse sa volonté, moi je n'y peux rien.

J'ai commencé à m'épanouir parce que mon souhait était en train de se réaliser.

Un jour, alors que j'étais en train de causer avec un groupe de camarades, ils ont abordé le sujet. Pour les inciter à m'éclairer davantage, j'ai demandé : « Comment un homme peut-il aimer un autre homme ? » J'ai fait semblant, comme si ça ne me concernait pas, et ils m'ont beaucoup éclairé. Depuis cela, j'ai compris que ça existait et j'ai commencé à sentir un soulagement en moi.

Quelques années plus tard, j'étais couché avec un de mes oncles, frère de ma maman. On était couchés ensemble, et la tendance devenait tellement forte que j'ai pris le risque de l'aborder. Heureusement pour moi, ça a tourné dans le bon sens, il était consentant. Par la suite, j'ai eu l'impression qu'il était même plus motivé que moi. Je ne sais pas s'il avait aussi cette tendance, si c'est une coïncidence ou pas, je ne sais pas. On n'en a jamais parlé, mais à chaque fois qu'on entrait dans la chambre pour se coucher, on passait à ces actes homosexuels. Personne d'entre nous n'était gêné mais, jusqu'à l'heure où je parle, on ne s'est pas assis pour aborder le sujet. Lui, à son niveau, je ne sais pas s'il est toujours dans la même situation. Il est plus âgé que moi mais, jusque-là, il ne s'est pas encore marié. Chaque fois qu'on lui parle d'affaires de femmes, ça l'énerve.

Quand je préparais mon brevet, je partais bosser dans un parc. Un jour, j'y ai rencontré un italien. Vous savez, généralement, les occidentaux, vous m'excusez, les blancs, ils sont directs. Du coup, quand il m'a vu, il s'est approché de moi et a commencé à aborder le sujet. J'ai fait semblant d'ignorer ce qu'il était en train de me dire pour l'amener à parler davantage. Il m'a donné rendez-vous dans un hôtel. J'y suis allé, et on a eu un acte sexuel. À ce moment-là, j'ai commencé à m'épanouir, parce que mon souhait était en train de se réaliser. Après l'acte, il m'a donné de l'argent et, sur le champ, ma conscience m'a un peu grondé. C'était comme si j'étais allé me changer contre de l'argent. Il a insisté. Pour lui faire plaisir, j'ai juste enlevé un billet et je lui ai retourné le reste.

Ma troisième expérience, c'était avec un cousin. Il vivait dans la même cour et je l'ai abordé. Malheureusement, il a voulu me faire du chantage. Je l'ai supplié de ne rien dire, ma maman n'était pas prête à entendre ce genre de truc. Pour payer son silence, il a donc fallu que… Il a abusé de moi en quelque sorte. Je ne sais pas si c'est un abus, parce que c'est moi qui voulais commencer de toute façon, mais c'était vraiment violent quand même, comme acte. Comme j'étais le premier coupable, je ne pouvais pas en parler.

Si on le fait, c'est juste une couverture sociale.

À ce moment-là, pour me débarrasser de cette vie, j'ai trouvé nécessaire d'épouser la femme. Je n'acceptais pas encore, j'avais l'esprit moins large et je me disais : « C'est peut-être parce que je ne vis pas avec une femme que je continue à avoir ces tendances, ces pratiques. » Malheureusement, je me rends compte, bien au contraire, que c'est comme si je m'enfonçais là-dedans davantage.

En plus, je pense qu'elle me soupçonne toujours... Un jour, un monsieur plus âgé m'a appelé, il devait avoir la cinquantaine. Il a dit qu'il avait entendu parler de moi positivement et qu'il aimerait faire ma connaissance. Je voyais déjà où il voulait en venir. Il a insisté et j'ai fini par lui dire que ce qu'il me proposait ne m'intéressait pas. Il a pourtant encore insisté et a rappelé plusieurs fois tard la nuit. La femme a remarqué ces appels nocturnes de plus en plus fréquents. Je lui avais interdit de manipuler mon téléphone, mais elle s'est dit que j'étais en train de lui cacher quelque chose. Elle a donc repéré le numéro du monsieur et elle l'a appelé. Elle croyait que je la trompais avec une autre femme, ça l'a surprise de tomber sur la voix d'un homme ! Il l'a menacée en lui disant qu'il fallait qu'elle s'abstienne de l'appeler encore, que j'étais à lui, que je lui appartenais ! (Il rit). Du coup, elle a pris le portable et l'a jeté, c'est la colère qui a surgi ! Je lui ai dit : « Si tu oses me qualifier d'homosexuel, après avoir eu des enfants avec toi, c'est franchement regrettable. Je ne l'aurais jamais imaginé de ta part. » Je savais qu'elle n'avait pas tort, mais il ne fallait quand même pas que je lui donne cette opportunité. J'ai ajouté : « Tu sais ce qui fait l'honneur d'une femme ? C'est d'être capable de gérer le secret de sa famille, et pour elle, et pour son mari. Quoi que je fasse, et qui que je sois, j'espère que tu le garderas pour toi. Toutes les familles que tu vois ont des problèmes, mais l'important, c'est de savoir gérer. » J'ai parlé en paraboles. Elle m'a alors répondu qu'elle m'avait compris, mais je ne sais pas dans quel sens, je n'ai pas voulu qu'elle entre dans le détail. Elle a même commencé à présenter des excuses. Après, j'ai regretté, c'était peut-être le moment d'être honnête envers elle et de lui laisser faire son choix en lui disant : « Je suis effectivement homo. Si tu peux m'accepter malgré cela, tant mieux, dans le cas contraire, à toi de faire le choix. » Peut-être que les choses seraient claires, parce que c'est hypocrite ce que je suis en train de faire, et parfois, ma conscience me gronde. Je suis obligé de l'amener à croire des choses alors qu'effectivement, je sais que je ne peux pas du tout quitter cette vie. C'est mon orientation, c'est ma vie qui est ainsi. En aucun cas je ne peux changer.

Je sais que ce beau jour arrivera où je n'hésiterai pas à lui en parler. Et puis de toute façon, le problème, c'est quoi ? Ce n'est pas à son niveau ! Elle, je lui demanderai seulement de faire son choix. Mais nous sommes en Afrique ! Elle peut être capable, si elle prend la décision de me quitter, de chercher à se donner raison. Se donner raison, c'est s'appuyer sur ce problème-là et en faire un chantage, en le racontant à ma famille ou à la sienne. Je connais des femmes qui savent que leurs maris sont homosexuels et qui les comprennent. C'est l'idéal. Si on le fait, les uns et les autres, c'est parce que c'est une couverture sociale, c'est tout, pas parce qu'on s'épanouit là-dedans.

Si on ne les prend pas en compte dans le cadre du VIH, est-ce que ce qu'on est en train de faire pour la population hétéro a du sens ?

Un jour, j'ai parlé à un instituteur lors d'un counseling. Il m'a dit : « Pourquoi prendre en compte les gays ? Il faut les laisser, ils vont mourir ! » Alors je lui ai dit : « Monsieur, je vous comprends parfaitement, mais savez-vous combien de gays sortent avec des femmes, compte tenu des personnes comme vous, qui êtes contre l'homosexualité ? Imaginez que votre copine sorte en même temps avec un gay, parce qu'il tient simplement compte de l'homophobie. Il est peut-être infecté, et il va peut-être infecter votre copine, qui va vous infecter à son tour. Si on ne les prend pas en compte dans le cadre du VIH, est-ce que ce qu'on est en train de faire pour la population hétéro a du sens ? » Il a alors hoché la tête en me disant qu'il était désolé. Je lui ai dit : « Il ne faut pas vous culpabiliser, je sais que ça peut sortir involontairement de la bouche. Ça se comprend parce que vous ne l'êtes pas. Mais il faut peut-être essayer d'aller au-delà. » Il a alors compris que c'était une très bonne initiative, qu'on ne peut vraiment rien dans la lutte contre le VIH, si on ne prend pas les gays en compte, que toute démarche entreprise est vaine. Avec lui également, je suis resté en bon contact, on s'appelle souvent, je lui donne des conseils, mais il n'est pas du tout gay. »

Cinq de ces sept pays disposent de lois pénalisant les pratiques sexuelles entre personnes de même sexe. Cela étant, le délit est difficile à constater, et rares sont les personnes surprises en flagrant délit... Les cas d'arrestations et de poursuites sont donc assez exceptionnels, et principalement le fait de dénonciations ou de présomptions.

Dans les pays où les pratiques homosexuelles ne sont pas pénalisées, aucune mention n'est faite du statut de ces pratiques, ni pour les réprouver, ni pour les protéger. Les arrestations et condamnations à ce titre sont quasi-inexistantes, ce qui, néanmoins, ne met pas les personnes à l'abri de discriminations, de stigmatisations ou de bavures émanant tant de la société civile que des représentants de l'État.

Depuis le milieu des années 2000, l'intégration progressive des hommes ayant des relations homosexuelles parmi les groupes cibles de la lutte contre le sida, a contraint les États à leur accorder une reconnaissance institutionnelle inédite, sous les traits d'un droit à la vie et à la santé. En 2009, le Fonds Mondial de lutte contre le Sida, la Tuberculose et le Paludisme, l'un des poumons financiers des États non occidentaux en matière de santé publique, pose comme condition sine qua none à l'attribution de fonds, l'engagement de prendre en charge les minorités sexuelles.

Cette disposition octroie alors, d'un point de vue officiel, une bio-légitimité aux MSM, désormais intégrés parmi les groupes prioritaires dans les plans nationaux de lutte contre le sida. Cette bio-légitimité de papier, conférée aux hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes par les nouvelles politiques publiques de santé, est au cœur d'enjeux entremêlés. Les modalités d'adhésion des États aux impulsions internationales, en matière de normes de santé publique et de droits de l'homme, dans un contexte où l'octroi de l'aide par les bailleurs internationaux est conditionnée à l'intégration de ces questions, doivent retenir l'attention.

Le fil conducteur des récits et des illustrations est celui des jeux d'ombre et de lumière, caractéristiques de la gestion individuelle et collective de l'homosexualité dans ces contextes. En effet, les personnes font référence constante aux stratégies de dissimulation ou de dévoilement, mises en œuvre à tous niveaux tant dans la réalisation quotidienne des projets que dans la gestion des identités sexuelles des personnes concernées.

De cette dimension souterraine, évasive et invisible, émane ce travail d'illustration à l'encre de Chine, ainsi que le titre du livre : « La main devant le soleil » faisant référence à la fois au déni, ayant perduré et perdurant encore, de la « question homosexuelle » dans certains contextes, mais également à sa prise en considération grandissante et aux conséquences multiples qui en découlent. Il est inspiré d'un adage cité par une médecin exerçant dans une association ouest-africaine, concernant son rapport aux personnes ayant des pratiques homosexuelles : « Qu'on le veuille ou non, les hommes qui ont des relations sexuelles avec d'autres hommes existent. Il faut faire avec cette population. Comme on dit chez nous, on ne cache pas le soleil avec la main. Tu as beau le cacher, le soleil est toujours là ! Ces hommes existent, on le sait. Il faut s'occuper d'eux, et c'est tout ».